

LES AVENTURIERS  
DU CILENTO



MICHEL QUINT

LES AVENTURIERS  
DU CILENTO

roman

PHÉBUS  
LITTÉRATURE FRANÇAISE

© Libella, Paris, 2019

ISBN: 978-2-7529-1155-1

Pour Nicola Rizzo et Sergio Vecchio, qui m'ont ouvert les portes du Cilento et du Mezzogiorno. Et pour Madame Juliette de La Genière qui, au détour d'un de ses cours d'archéologie à la faculté de Lille, en 1969 ou 1970, a mentionné Umberto Zanotti-Bianco et Paola Zancani-Montuoro, et a provoqué ma mémoire presque cinquante ans plus tard. Que tous les trois me pardonnent les libertés du romancier.

Umberto Zanotti-Bianco (1889-1963), héros de la Première Guerre mondiale, est un archéologue italien qui a mené aussi de nombreuses actions sociales dans le Mezzogiorno, le sud très pauvre de l'Italie, pour l'enfance, l'éducation et l'accueil des migrants arméniens. Opposant à Mussolini et assigné à résidence à Paestum, sur la côte à 100 kilomètres au sud de Naples, il a découvert en 1934, pendant cet exil intérieur, au cœur de marécages, avec Paola Zancani-Montuoro, un héraion, sanctuaire réputé disparu dédié à Héra aux bouches du fleuve Sele, tout près de Paestum. Il est le fondateur de la Società Magna Grecia, insupportable à Mussolini, qui existe toujours.

Paola Zancani-Montuoro (1901-1987) est une archéologue napolitaine, devenue rapidement internationalement

célèbre dans sa profession. Elle est la première femme à intégrer l'École archéologique italienne d'Athènes. Veuve à vingt-six ans, elle participe très tôt à la Società Magna Grecia et partage la résidence forcée d'Umberto Zanotti-Bianco à Paestum, au cours de laquelle ils mettent au jour les restes de l'héraion aux bouches du Sele. Leurs travaux seront publiés de la façon la plus complète en 1954.

## Prologue

Aucune autre ville au monde n'est habitée depuis aussi longtemps. Une durée imprécise mais vertigineuse, entre douze mille ans et trois millions d'années. Matera, au bord de la Basilicate, au creux de l'Italie du Sud.

La dame n'y vit que depuis quelques mois. Pourtant, au milieu de cette nuit d'août, étouffante, quand elle sort d'une demeure troglodyte du Sasso Caveoso désert, elle a l'impression d'être à l'aube de l'humanité. Parce qu'elle est demeurée cachée au fond de la boutique obscure de Luigi, sur un galetas, seule parmi le stock de faux souvenirs archéologiques pour touristes. Les Grecs sont venus s'installer après les tailleurs de pierre préhistoriques, ensuite les Romains au bout de leur via Appia. Puis des prêtres en fuite. Jusqu'à nos contemporains. On est ici au commencement et à la fin de tout. À dire le vrai, les mots ne viennent pas à la dame, elle ne pense pas aube ou humanité, ni qu'à l'instant où elle paraît sur le seuil de la grotte elle incarne, comme l'antique Héra, une divinité chtonienne, surgie de la terre pour défier les étoiles et laisser son corps généreux hurler l'archaïque appel à la fertilité. Elle se sent juste très seule et pas bien, non, pas bien vaillante.

Jusqu'au début des années 1950, quinze mille êtres se sont entassés, familles et bêtes mélangées, dans ces pièces uniques, aveugles, insalubres, creusées dans le calcaire des falaises en deux amphithéâtres approximatifs, le Sasso Caveoso et le Sasso Barisano. Ni eau courante, à part les infiltrations de pluie captées par des citernes taillées dans le roc, ni évacuation des eaux usées, ni électricité. Une mortalité infantile sans pareille dans des fratries nombreuses. On a expulsé et relogé ce beau monde aux confins de la ville neuve en contrebas. Et puis, pour peu que certaines des subventions soient parvenues à qui de droit, un programme de réhabilitation s'est mis en place. Cahin-caha. Un retour aux grottes des Sassi a commencé. Dans le respect du progrès. Ainsi, depuis les années 1990, s'est installée, peu à peu, une sorte d'écomusée, avec la reconstitution, au brin de paille près, de cet âge d'or où on crevait de faim et de maladies jolies dans ces culs-de-basse-fosse. Puis quelques commerces comme celui de Luigi Mancini ont ouvert. Chapeaux de soleil pour dames, faux panamas de papier, lunettes noires, publications touristiques avec photos couleurs en plusieurs langues, casquettes, bibelots divers, reproductions d'amphores, de lécythes, d'œnochoés, de vases à figures rouges ou noires, à décor géométrique, *terrecotte* gravées au peigne ou sigillées, figurines votives tanagréennes, et lampes à huile, dont quelques-unes obscènes avec un bec brûleur en forme de phallus. Des modèles qui plaisent beaucoup. Parfois, parmi les lots de rossignols, de contrefaçons, Luigi négocie en tant qu'expert sans qualifications une antiquité authentique. Jamais pour son compte. Toujours avec un client désigné, à une heure précise, un jour fixé, pour un prix convenu par



quelqu'un dont il ignore le nom autant que celui du type qui vient lui confier l'objet et récupérer, sitôt affaire faite, le produit de la vente, diminué du maigre pourcentage de Luigi. Il est de plus en plus rare que de belles pièces lui passent entre les mains. En revanche, il sait que sa Famille d'Honneur, plus importante que sa famille de sang, est capable de voler et de vendre une tombe lucanienne peinte, quatre parois et un couvercle taillés dans la roche, une rareté qui pèse plusieurs tonnes. La brigade financière en a confisqué une voilà peu à Tarente, qui est exposée au musée de Paestum. Rien qu'à l'idée du montant de la commission empochée par l'intermédiaire Luigi en a des sueurs. À moins que ce petit malin n'ait été pris dans le coup de filet. Bien sûr qu'il a trinqué, lui et personne d'autre. Pas moyen de remonter aux commanditaires. Sauf si l'intermédiaire parlait. Auquel cas ses jours, ceux des siens étaient comptés. Alors mieux vaut ne pas toucher à de trop grosses transactions. Comme il vaut mieux ne pas savoir pourquoi certaines contrefaçons de terres cuites, creuses au moulage puis emplies de plâtre après leur arrivée en Calabre avant d'être vendues autour des zones archéologiques du Mezzogiorno, sont fabriquées au Mexique. Si on posait la question à Luigi, il battrait des paupières et *niente di più*.

La dame se fout de l'histoire de Matera, que la ville soit un jour capitale européenne de la culture, la belle affaire, et qu'elle soit inscrite sur le truc là, le catalogue, comme dit Luigi, de l'Unesco, mais elle sait ces terreurs de son ami. Et ses activités. Avant de commettre l'irréparable, elle faisait partie de la même Famille et il s'est mis nu devant elle, s'est vanté de ses contacts, couillon de mec, parce qu'il l'aime de toujours, même bannie comme

désormais. Juste assez pour lui offrir asile autant que possible mais lui dire avant-hier qu'il ne voulait pas risquer sa vie plus longtemps malgré l'amour, que quelqu'un penserait à regarder les photos d'école élémentaire, celle de l'excursion aux temps de Paestum par exemple, sur la commune de Capaccio exactement, où ils étaient ensemble, dans la campagne du Cilento, entre Salerne et Agropoli, quelqu'un ferait le lien, remonterait la piste et débarquerait ici. Luigi baissait les yeux : elle devait partir. Et ne surtout pas lui dire où, ni qui elle rejoint, si on va l'aider désormais et qui. C'est de bonne guerre. D'accord Luigi, je pars, le temps de préparer le voyage. Et elle a voulu régler ses dettes, a ouvert son chemisier, commencé de baisser son jean. Luigi a dit non, pas qu'il ait pas envie, putain bien sûr que oui il a le jarret tremblant de désir, mais il va la dénoncer dès demain, ou peu après, à la Famille, sitôt qu'elle sera loin, dire qu'elle est juste passée, qu'il n'a pas su la retenir, ne sait rien de plus, et à cause de cette trahison annoncée, par honnêteté, non, tes tétons couleur de figue, ton odeur de femme, tout ton bazar frisé, de Dieu rhabille-toi s'il te plaît ! Cette dame, ce feu de joie vivant, c'est pas pour lui. Et il en pleure, des sanglots de gamin. Et elle, la dame, a songé qu'elle n'avait jamais trompé son mari...

Là, dans la nuit sale, la dame repense aux tourments de Luigi. Et qu'il fallait bien que ça finisse, cette situation. Elle demeure un moment devant la boutique, comme à décompresser dans la remontée d'une plongée sous-marine. Elle a posé son sac à ses pieds, hume le chaud, les vieilles odeurs rances venues de siècles oubliés, tâche de retrouver une respiration d'air libre, allume une cigarette, l'éteint aussitôt. Pas le moment qu'on la débusque,

elle est trop connue. Une tête mise à prix pour le pire des crimes : avoir trahi aux *carabinieri* les affaires criminelles de son mari, avoir dit sa cachette, signé sa déclaration de repentie, et s'être évanouie dans la nature pendant qu'on le menait en prison. Dans le labyrinthe sombre des Sassi, les gueules noires, ouvertes, des grottes sur le clair de la pierre, elle tente de repérer les silhouettes des églises, le plus possible des cent cinquante creusées parmi les habitations, une ici, une là, une croix, San Pietro Caveoso, l'éperon rocheux du Vico Solitario, de se représenter celles qu'elle ne peut distinguer et se souvenir de leurs peintures rupestres, d'attirer le ciel à elle. Presque elle tomberait à deux genoux. Si elle avait encore la vraie foi. Celle qui est peinte sur le roc, la foi de l'homo sapiens. Mais le Christ faut pas rigoler, c'est quoi le dicton des paysans du Cilento, qu'il s'est arrêté à Eboli, marre, moi Jésus faut pas me prendre pour un miracle, j'ai trop chaud, c'est plein de moustiques dans le coin, j'irai pas plus loin, tant pis pour ces bouseux éleveurs de *bufale*, ceux de Calabre et de Sicile je veux même pas en entendre parler, et je reviens sur mes pas, je retourne au Vatican. En plus, ce foutu Christ qui craint les voyages, il en permet trop aux malfaisants pour qu'on lui fasse encore confiance. Mais faire semblant ne coûte rien. C'est même une habitude de survie dans tout le Mezzogiorno.

Alors elle se met en marche vers les lumières, là en bas, la ville qui bat à peine dans un sommeil léger, elle descend rejoindre la voiture achetée trois sous par Luigi. Pas de papiers, pas de traces de la transaction, deux ou trois cents euros en liquide. Pourvu que ce bolide tienne quelques heures. Elle l'abandonnera une fois à destination, clés sur le contact, quelqu'un la volera et basta.

En chemin elle ne croise personne et c'est mieux parce qu'elle est belle à foudroyer un mortel, même fagotée, même pas maquillée, sa tignasse coupée court. On n'oublie jamais la dame quand on l'a vue une fois. Elle a parfaitement conscience de rouler des hanches, du pesant de ses seins libres qui lui chamboulent le T-shirt à chaque pas. Et n'y peut rien, pas plus aujourd'hui qu'autrefois. Elle n'a même pas cultivé cette séduction pour jeter Nino, un héritier important de la Famille, à ses pieds. Les jours allaient leur train à cette époque encore proche. Elle a fait comme ses amies, affecter de commencer des études, archéologie dans son cas, histoire de l'art, aider aux chantiers pendant les vacances, les week-ends, à toutes les tâches, dessiner, terrasser, nettoyer les tessons à l'acide dilué, reconstituer des vases brisés, recoller les morceaux, passer le temps, sans désagrément, comme un jeu intelligent, et puis tout abandonner, ranger sa panoplie de fouilleuse dans son armoire de jeune fille et faire une fin avec un roi du monde dans son village, un mâle avec le mépris de toute culture, l'archéologie, ben merde, sauf si tu peux revendre ces vieilleries, on s'en tape, et accepter sans remords un mariage doré, puis les illégalités ordinaires de la Famille, faut bien vivre. Jusqu'au jour où elle n'a pas supporté un enfant assassiné, ni la barbarie, le cynisme de Nino devant l'inhumain : et alors, c'est pas le nôtre de même !

Elle a son sac à l'épaule et une photo de Sandra, sa fille, deux ans, dans la poche de son blouson, sur le cœur. Sandra qu'elle verra tout à l'heure. Qu'elle emmènera en exil de l'autre côté de sa vie, dans un pays sans palmiers. Tout à l'heure, peu avant d'arriver à destination, elle appellera s'assurer que tout est bien comme prévu,

qu'on s'est occupé de les conduire, elle et Sandra, à Salerne ou Naples, prendre un avion, un bateau. Elle a demandé qu'on prépare les deux solutions de fuite, passeports, billets jusqu'en Allemagne ou France, ou Grande-Bretagne. L'argent placé par Nino à son nom, elle l'a déjà fait virer sur un compte offshore et ce n'est pas le moindre des griefs contre elle. Elle choisira son évvasion d'Italie au dernier moment et son premier point de chute à l'étranger. Oui, elle appellera vérifier que ses instructions ont été exécutées, avec son téléphone prépayé, pas localisable.

Après la piazza Sedile, à l'angle de la via Duomo, elle trouve l'auto. Une Fiat Punto désuète, le modèle livré presque toujours en rouge, celui qui ne démarre pas au moindre parfum d'humidité. Cette fois le moteur part au quart de tour, halète quelques secondes et puis se calme, tourne rond. Alors la dame boucle sa ceinture, allume une cigarette, maintenant elle peut, et enclenche la première. Direction le sud et prendre à droite après trente kilomètres à l'intersection de la route de Métaponte, remonter vers Potenza puis Salerne, la Campanie. Trois heures de trajet, elle compte trois heures, ne pas faire d'excès de vitesse, ne pas s'arrêter non plus, juste glisser dans la nuit.

La dame roule ainsi et plus elle va plus sa conviction que tout va s'arranger augmente. Si ses parents ont accepté de préparer sa fuite, si la Famille leur a laissé garder Sandra, c'est que le gros du danger est passé, la surveillance de papa-maman et de sa sœur aînée est devenue moins constante. Elle l'a compris à demi-mot quand elle a téléphoné à l'improviste, que sa mère l'a suppliée de revenir, d'abord chez eux, puis au moins dans l'Aspromonte, la Calabre montagnaise où elle serait utile à la Famille, que tout allait s'arranger si elle rend l'argent, c'est la seule

condition pour tout arrêter. Nino a donné des ordres depuis sa prison, sa fille est sacrée, ne pas y toucher et la dame, si elle se repent, rend l'argent et ne témoigne pas contre lui au tribunal, elle sera à vie au service de la Famille mais sauve, épargnée. Le mieux serait que la dame vienne un vendredi, la Famille n'envoie presque plus jamais personne, mais vraiment personne, en surveillance le vendredi. Ainsi la dame aura un peu de temps pour organiser le remboursement de sa dette, prouver sa bonne volonté, ses regrets. Maman a la voix nouée, pleine d'amour maternel en souffrance. Tu vas rendre l'argent à la Famille, *bimba mia*? La dame a répondu si c'est la seule solution... Le pardon de Nino est le seul point noir. La dame ne croit pas à la mansuétude de son mari. Elle a décidé de tenter le coup, de faire semblant, d'aller à contrition, de profiter du climat de réconciliation et de foutre le camp au diable. Elle a appelé sa sœur Chiara qui a fondu en larmes, tant mieux si tout est effacé, puisque maman le dit, Nino ne sera pas condamné à beaucoup sans témoignage, malgré les aveux signés, la dénonciation de meurtres, de trafics divers, drogue, objets d'art, et tout et tout... Reviens, Sandra a grandi tu sais, et si maman a confiance... Alors la dame a été sûre de devoir saisir l'occasion. Elle a fait semblant de céder, elle s'est annoncée dès ce vendredi. D'ailleurs Luigi, sans savoir le mieux des relations avec la Famille, lui forçait un peu la main avec cette peur soudaine qu'on vienne la débusquer chez lui. Elle se repasse mentalement ses instructions à ses parents : lui prendre des billets et l'amener à l'embarquement. Deux allers simples, Sandra et elle : un bateau de Naples pour la Sardaigne puis un transfert en Corse, et un avion low-cost Naples Capodichino/Barcelone. Ils

ont protesté, non, elle doit rester en Italie, se racheter de ses erreurs, d'avoir trahi son mari. Bien, puisqu'il en allait ainsi, elle ne viendrait pas, elle fuirait seule. Alors Chiara a dit qu'elle se chargeait des billets. La maman a dit bon, puisque c'est comme ça, mais la Famille serait mécontente, il n'y aurait plus de sécurité nulle part. Et eux, les proches, allaient payer pour elle. Peut-être de leur vie. La dame a laissé un silence, tu as fini maman? Personne ne saura rien. Vous direz à la Famille : je suis passée voir Sandra, l'emmener en promenade et je vous ai menti. Vous n'êtes coupables de rien. Puis elle a remercié Chiara, elle serait donc là vendredi dans la nuit. Et elle a loué par l'Internet de Luigi, sur l'ordi de la boutique, sans rien lui dire, un avion-taxi au départ du petit aéroport de Battipaglia, dans l'arrière-pays sur la route de Salerne. Sa vraie fuite, direction Marseille.

Passé Potenza, avant d'entrer dans le parc du Cilento, elle a pris par les voies sauvages qu'elle suivrait les yeux fermés, par les lacets de la montagne qui défend la plaine côtière, puis par les collines abruptes, vers les maigres lumières des hameaux perdus, s'est arrêtée en bas de la descente, au bord de la route, est allée faire pipi derrière un coupe-vent d'eucalyptus, pleine de trouille qu'une auto passe, la surprenne, ou une patrouille de carabinieri. Un renard a traversé, s'est arrêté une seconde, patte suspendue, à la regarder, et a sauté dans le maquis. Un renardeau comme celui qu'un petit spartiate cachait sous sa tunique pendant une revue au garde-à-vous. Un gamin resté stoïque, bien en rang avec ses copains tout le temps que la bestiole lui bouffait le ventre. Elle a pensé à cette légende apprise à l'école, que Luigi en avait verdi, presque dégobillé sur son pupitre. Elle a pensé qu'on a tous notre

renard intime, et puis elle a téléphoné, qu'elle serait là dans la demi-heure, un peu plus peut-être. Maman a répondu d'un chuchotement essoufflé : ils l'attendaient. Non Chiara ne serait pas au rendez-vous. Trop de travail. Mais tout est prêt, Chiara a tout réglé.

Et il semble que la dame ait souri tout le reste du trajet en même temps que lui venait la sérénité de l'irréversible, du défi aux destins. Au point de presque klaxonner avant de claquer la portière de sa Fiat, de l'abandonner une centaine de mètres plus loin que la *masseria*, la petite ferme des parents, de revenir sur ses pas, et presque crier son arrivée devant l'antique Alfa du père garée dans la cour qui sent cette odeur de pâtisserie simple, celle du foin, de l'herbe grillée de soleil. Coucou, c'est moi !

Elle n'a pas claironné ce tendre appel, elle a ouvert la porte en silence, est entrée dans la grande pièce aux meubles rares et fatigués, aux murs chaulés, la même préparation que sur les parois des tombes antiques, les Lastre Dipinte, avant la peinture du motif funéraire, elle a vu ses parents assis à la longue table, face à elle, les a vus s'attraper la main, comme surpris qu'elle soit là, en vrai, regarder derrière elle. Elle s'est retournée et ils étaient là. Franco le cousin de Nino et l'autre abruti, ses cheveux ras sur les côtés, la touffe gominée au-dessus, et cette façon de se toucher les roubignelles à tout bout de champ, Gaetano. Deux tas de muscles, des *gregarii*, nés domestiques chargés des basses œuvres dans la Famille. Un borné et un sournois ambitieux. Les illusions de la dame, le destin forcé et la liberté, pfuitt, envolés d'un coup ! Papa, maman qu'est-ce que vous me faites ? Elle a laissé tomber son sac, Franco s'est penché le ramasser, le donner à Gaetano :



– N’aie pas peur. On va monter dans ta chambre. Sandra est là-haut. Tu vas pouvoir l’embrasser.

La dame voit ses parents se raidir et aussi qu’ils la mordraient si elle voulait se jeter dans leurs bras. Rien à espérer non plus de Chiara qui a trahi. Oh, ma grande sœur pour quel salaire ? Alors elle sait vraiment que c’est fini, elle ne peut espérer que revoir un instant Sandra avant d’y passer. Elle laisse les deux sbires la mener à l’escalier, la guider jusqu’à sa chambre, pousser la porte. Sandra n’y est pas, mais l’armoire est ouverte, son petit nécessaire de fouilleuse débutante déballé, truelles, mètres pliants, papier quadrillé, bobines de ficelles colorées, et un verre est servi sur le petit bureau. Franco le prend, le lui présente :

– Un petit remontant avant de partir. Nino a dit que tu aimais ça autrefois, avant ton mariage, tu t’en servais pour nettoyer des bouts de trucs romains, des saloperies, et que tu gardais l’odeur, même à poil quand il te baisait. Il en aurait piqué des crises à l’époque mais aujourd’hui il a voulu te faire plaisir. Tu vas boire à sa santé. Et tu seras enfin propre, lavée de tes fautes. Rachetée. Nino a dit, tu dois te racheter.

De l’acide chlorhydrique. La dame aurait dû deviner la cruauté de Nino. Et malgré elle, à l’idée de la douleur bientôt, inimaginable, elle pique une suée, vacille :

– Tu as dit que je pourrais embrasser ma fille.

– J’ai menti. Tu bois de toi-même ou on te force ?

Franco a fait un pas vers elle et Gaetano respire large, prêt à obéir aux ordres. Alors, qu’est-ce qui lui prend, peut-être avec l’idée de les acheter quand même, les tenter au point qu’ils trahissent la Famille, elle maudit ses assassins comme elle peut, la dame, et jamais sa voix ne fut plus rauque, voix de viveuse, charnelle :

– Je vais boire mais nue. Vous allez voir une femme comme jamais vous n’en aurez et vous ne pourrez pas me toucher, vous n’oserez pas parce que même après avoir vendu Nino je suis encore sa femme, la mère de sa fille et l’un de vous finirait par dénoncer l’autre dans un mois, un an, de m’avoir baisée avant de me tuer. Mais vous vous souviendrez de mon cadavre magnifique, et je vous hanterai chaque nuit que vous passerez à essayer de sauter des filles de rien et pas pouvoir les faire jouir !

Pendant ces paroles précipitées elle a déjà ôté son blouson, se débarrasse du T-shirt, oh cette poitrine arrogante, ils en restent béants et puis, parce qu’elle les quitte des yeux pour déboucler sa ceinture, ils se reprennent, Gaetano lui immobilise les bras, lui tire les coudes en arrière et Franco lui pince le nez, verse le liquide quand elle ne peut plus garder la bouche fermée. Et il faut toute leur force de sales types pour l’empêcher de se jeter contre les murs, supporter son hurlement à ébranler la *masseria*, et une inattendue douceur quand c’est fini, qu’elle a un spasme violent, et vomit du sanglant. Avec cette force pour la porter et une douceur incroyable chez ces assassins, ils peuvent la coucher dans le petit lit de sa jeunesse et recouvrir son beau corps d’un bout de drap.

À la porte restée ouverte, les parents sont accrochés au chambranle, écarquillés, visage fermé pourtant, voilà une chose réglée, on ne peut rien nous reprocher, hein que non ? Et la petite Sandra vient se poster entre eux, du sommeil plein les yeux.

Alors le père dit, et ce sont ses seules paroles, enrouées :

– L’argent. Elle a pas rendu l’argent.

## Chapitre I

Toute leur vie ils se sont couchés tôt et la radio les a accompagnés plus que la télévision. Même depuis leur retraite prise dans une grande maison de maître au bord de Roubaix. Pour Nicola et Régine Pugliese France Inter diffuse une sorte de parole révélée, une vérité inattaquable. Pas ces chichis à sourires trompeurs du vingt heures. On voit bien en Italie ce qu'un Berlusconi a fait de pire au pays grâce à de la poudre aux yeux et des jolies filles plein l'écran.

Aussi, ce samedi matin de début juin, Pippo embrasse ses parents en silence dans la cuisine en bow-window où ils écoutent le flash infos peser les chances d'élection d'une majorité parlementaire La République en Marche pour le nouveau président Macron. Nicola a levé une main, chut, Régine a fait signe à son fils de se préparer un *espresso* avec la machine. La matinée est à peine entamée mais, jeunes vieillards élégants à cheveux blancs et silhouette pas si mal, avec leur dose mondaine d'arthrose et leurs intrépides soixante-dix ans bien tassés, ils sont déjà prêts pour la journée. Rasage de près, maquillage, parfum, tenue légère, lin et coton clairs, par ces temps de chaleur. Moite, lourde. Mais les Roubaisiens ne vont

quand même pas se plaindre. Depuis qu'on attendait un vrai printemps ! Pippo fait grimacer son père parce que la machine chuchote, bourdonne fort juste au moment où la journaliste parle des migrants africains dans l'Italie du Sud. L'afflux de réfugiés, le manque d'effectifs et de moyens pour opérer des sauvetages en mer, les noyades en masse, tout laisse présager une fermeture des ports, un refus d'accueillir plus de réfugiés. Il faudrait que l'Europe... Nicola fronce les sourcils, se colle l'oreille au petit transistor, l'éteint, c'est parfait, grâce à toi on n'a rien entendu de la fin. Ils ont parlé de Salerne, non ?

– Peut-être. Grand-père Tino est parti de là en 1935. C'est ce que tu voulais dire ? Écoute, papa...

– Milieu 1934. Et on s'en fout. L'Italie de mon père, Mussolini et compagnie c'est loin. Et ses histoires de brigands, ses légendes de là-bas avant qu'il foute le camp ici, c'est du feuilleton. Tu le sais vu que lui il a pas raconté lourd, que le gros de son histoire vient de toi, racontars et compagnie. Tu pourrais l'écrire. Sauf que tous ces malheureux de là-bas, c'est aujourd'hui qu'on doit s'en occuper. Et pas en paroles. Faut dire, on a de la misère à comprendre qu'on est aussi concernés ici à Roubaix, à deux mille kilomètres !

Pippo note toujours l'accent roubaisien de son père et l'expression locale « on a de la misère », au lieu de « il est difficile ». Nicola dit aussi « fousse » pour le féminin de fou, et « un vis à tête plate ». Et ne parle pas plus italien que sa femme, fille, petite-fille, arrière-petite-fille d'ouvriers du textile, et que ses deux enfants, Pippo, architecte, qui a repris l'entreprise de travaux du bâtiment, l'a fait évoluer, et Luisa, médecin à Liège. Être un fan des Sunlights, le groupe musical formé à Roubaix

dans les années 1960 par les frères Cogoni, a été sa plus grosse concession à l'italianité. Même la pizza, le chianti ; Régine l'en a détourné sans malice. Il aime le potschevleesh et la carbonade à la bière. Même il rit quand elle lui demande de l'emmener là-bas, de retourner au moins une fois aux sources, au fond de l'Italie, elle aimerait bien. Jure-moi qu'on fera le voyage avant de mourir, jure Nicola ! Et pour quoi faire ? Le père de Nicola, Valentino, Tino, on a toujours dit Tino, est arrivé de sa Campanie pauvre avec trois sous, une truelle et des mensonges plein les poches. Le trésor caché qu'il prétendait y avoir laissé, comme si on allait y croire ! La collaboration avec des archéologues de renom ! Et quoi encore ? Une fois ici il a travaillé comme maçon à la journée, pareil que dans son Mezzogiorno de retardés, a été naturalisé français juste avant guerre, a rendu des services à la Résistance, fondé sa petite entreprise à la libération, épousé une Lilloise vite morte en couches à la naissance de Nicola. Au début des années soixante-dix, après un décès sans chichis, une élégante crise cardiaque, il a légué un bel outil de travail à son fils unique. Travaux publics et commerce de matériaux. Nicola a fait fructifier, avec la fierté revancharde du fils d'immigré. Voilà le vrai.

Maintenant Pippo a orienté les activités familiales sur la rénovation d'ancien. Sans rompre le lien avec son père. Passer en fin de semaine, parfois le dimanche, évoquer les chantiers, faire semblant de demander un conseil, pour rien au monde il ne dérogerait au rituel. Il sait aussi devoir conserver, entretenir, alimenter même, la mémoire de pépé Tino : sa truelle triangulaire sert de presse-papiers sur sa table à dessin et de logo à la Pugliese Habitat. De temps en temps, pour embrouiller un client

vergogneux, établir le contact et faire oublier son physique de grand râblé mal rasé, il prend la truelle en mains et raconte qu'elle a servi à cacher un trésor que le pépé Tino a laissé là-bas en Italie, c'est pas des craques je vous jure, quelque part au sud de Naples, peut-être vers la côte amalfitaine, voyez où c'est ? Il détaille, réinvente, améliore la légende rapportée par son père : des objets antiques, de l'or, murés à proximité d'un site archéologique. Peut-être sous une dalle descellée et remise en place dans les ruines d'un temple. Ou enfouis quelque part là-bas, au rivage d'un fleuve mort. Il y gagne une dimension d'aventurier au repos, mystérieux et muet, et sourit sans montrer les dents quand on lui demande pourquoi il ne fait pas le voyage, vérifier les confidences du grand-père. Chaque fois que la ruse semble fonctionner il en rigole avec son père, le tient au courant de ce qu'il a ajouté au mythe, une jolie femme sauvée de sables mouvants, une fiancée morte de malaria... Jamais il ne révèle la seule information d'importance, assurée, que pépé Tino était le fils d'un soldat fauché à la bataille de San Michele, pendant la Première Guerre. Et que sa mère est morte à Paestum sitôt Tino en exil.

Et, suivant la coutume, ce samedi matin, veste de grosse toile marine, chemise blanche, noir de poil et physique poids lourd, Pippo sirote son café à petites lampées, rend compte à son père de la santé de leur société :

– ... l'ouverture de l'appel d'offres public pour les corons, l'ancien habitat minier à rénover, n'interviendra pas avant septembre. Gros morceau, pas loin de cent mille foyers ! J'ai participé aux ateliers de prise de parole des occupants dans la zone de la fosse 9 à Lens, qu'ils mesurent bien la possibilité de leurs vœux d'améliorations

et qu'ils les expriment suivant nos capacités à les réaliser. On devrait pouvoir emporter une partie des contrats. Les jardins collectifs ne sont pas pour nous, les garages de quartier non plus... La mise en place d'espaces communs, salles de réunion, infrastructures de santé, j'aimerais bien... Mais d'ici là, on prend ce qui s'offre : le blé engrangé ne craint pas le gel. À part les chantiers en cours, tu les connais, on a une nouvelle demande du privé, un appartement dans un ancien hôtel particulier rue Royale à Lille. À transformer. Je vois les propriétaires cet après-midi.

Nicola bat une fois des paupières, déjà rigolard :

– Et ? Un hôtel particulier... Me dis pas que tu vas leur raconter tes craques à tes bourgeois... Je te connais, bien sûr que si.

– Non, cette fois pas la peine d'inventer le folklore de pépé je crois. On est dans le beau monde. Une voix de femme.

Régine lève les yeux. Son regard de vieille demoiselle. Pippo sait ce qu'elle pense, une femme, si enfin ce pouvait être la bonne, la dame de cœur, l'épousable, la mère des petits-enfants que je n'ai pas non plus avec Luisa, ce médecin en ménage avec une femme, on n'y peut rien c'est sa vie, si mon fils arrêta de se gâter le sentiment avec des dames de passage, d'être un filou de ducasse, s'il faisait une fin avec une gentille aux belles hanches. Il repose sa tasse, prend sa voix de c'est bon, arrête maman :

– La femme du propriétaire. En couple avec lui, du moins. Pas libre en tout cas. Alors pas de sermon ni de courrier du cœur, s'il te plaît m'an. J'ai déjà payé cher, tu le sais bien, pour avoir mélangé le cul, pardon mais c'est le mot, et le métier.

– Et quel est votre métier monsieur?

Elle est candide, suspendue à son fils, qu'il réponde, elle attend. Pippo regarde son père passer le bras autour des épaules de Régine, se bricoler un rire bref et se taire, effondré d'un coup, et presque soulagé, le regard bien dans celui de son fils, oui voilà, ta mère décaroche, maintenant tu le sais, elle perd la tête. Et Pippo il en perd l'équilibre, sidéré, pas elle, pas maman, pas la calme Roubaisienne, l'épouse à l'ancienne, l'éternelle secrétaire de papa!

– Maman, je suis Filippo Pugliese, ton fils, j'ai quarante ans...

– Pugliese c'est pas un nom d'ici. C'est étranger. Vous venez d'où monsieur?

Avec une sorte de distance, de recul peureux. Alors Pippo se tourne, traverse la cuisine, le vestibule, est-ce qu'il a un sanglot, parce qu'il a compris? Luisa, téléphoner à sa sœur, elle peut soigner maman, n'est-ce pas que tu peux Luisa, mais il sait que non, il entend son père l'appeler, sa mère gronder, mais laisse ce monsieur s'en aller, qui est-ce d'ailleurs ce monsieur tout gentil, et il est dehors et ce grand couillon, ce noiraud hirsute et bien mis, aux élégances de bon aloi, appuie le front sur le toit de sa voiture et laisse les larmes faire leur travail de merde. Putain d'étranger, étranger à ma mère, comme si ce nom italien elle l'avait toujours eu en travers de la gorge, maman!

La fin de matinée, Pippo la voit à contre-jour, ébloui. Il passe à son bureau désert pour le week-end, une petite demeure début xx<sup>e</sup> à bel étage, proche de l'entrée de



Lille, sur le Grand Boulevard, face à la station de tram Romarin, prend un bloc de croquis, un de ceux à couverture orange et un sapin dessiné dessus, reste un instant ballant, carnet au poing, pas faim, envie de rien, ruiné du dedans, une baraque à l'abandon, il se dit ça, qu'il est une baraque à l'abandon, devant la table en désordre, plans, bleus, esquisses, vues cavalières, de Valérie, son bras droit, sa secrétaire, sa maîtresse des jours sans tendresse, sa consolante, la fidèle Valérie, son désordre et celui de maman, mental, nom de Dieu, maman infoutue de me reconnaître.

Il s'assied un moment, une heure, plus, moins, il ne sait pas, le regard dehors, le flux des voitures, les trams, et le soleil glisse derrière la large baie vitrée de façade, saute par-dessus la maison, éclaire l'autre rive du boulevard. Quand il se relève, à cause de l'ombre chaude venue d'un coup sur la pièce, il a téléphoné à Luisa. Ce qu'il a pensé, accompli d'autre, il a oublié mais il a parlé à Luisa. Sûr et certain. Évidemment papa l'a mise au courant. Oh tout récemment ! Pas lui ? Elle allait appeler, l'avertir. Et non, il n'existe pas de guérison. Si un diagnostic à distance est fiable maman est entrée dans une phase de sénilité intermittente qui va devenir permanente. Sa mémoire, sa conscience vont s'assombrir et le monde devenir obscur. Ironie du sort : papa envisageait de lui offrir un séjour à Positano. Une vraie lune de miel, enfin, dans un bel hôtel. Et ils seraient allés sur les traces de pépé Tino, à Paestum, ce foutu bled avec plus de temples que d'appartements. Via Magna Grecia, autrefois la route des Bourbons. Papa n'a jamais su exactement le numéro, et c'était peut-être via Tavernelle, la seule autre rue dont il sache le nom, noté autrefois sur un bout de papier. S'il en existe plus

de deux on est mal ! L'humour amer de papa. Sur place il aurait trouvé ou il aurait inventé, attribué une adresse à Tino, rien que pour contenter Régine, avoir des racines, pas être un sans-patrie fixe. Tout au conditionnel, papa faisait traîner, promettait, se documentait, prospectus et agences de voyages, sans rien décider ni signer. Bref, maintenant tout est à l'eau et l'urgence n'est plus là. Après des examens médicaux approfondis, si le pire est confirmé Luisa s'occupe de trouver une place à maman dans un établissement médicalisé, pour quand papa n'en pourra plus. Pippo ne se souvient pas avoir demandé des nouvelles de Clémentine, la conjointe de Luisa. Et puis merde !

Il débarque rue Royale avant quatorze heures, toujours l'estomac noué, dents serrées, dans un soleil équatorial, sonne à la porte cochère d'un ancien hôtel particulier, s'annonce avec une voix de rentre-dedans hargneux, qu'est-ce que je fous là à essayer de gagner trois sous, faire des concessions au goût douteux de ces bourgeois à l'aise, je vais bâcler ma visite, prétexter des impossibilités organiques, murs porteurs inamovibles et tout le bazar, faire celui qui choisit ses clients, voilà l'unique raison, je choisis mes clients ! Et vous ne correspondez pas à...

Juste quand il pense ces mots, se compose une mâchoire de dictateur, il a traversé une cour où sont garées une vieille Volvo et une Golf, grimpé un splendide escalier de pierre, lu « Sonia Herbet/Laurent Leprêtre » sur une plaque, il a sonné et la porte s'ouvre. La dame qui ouvre déborde de sourire, de joie, tout déborde un peu chez elle, les cheveux bruns, le rouge à lèvres de traviole qui

sent le baiser furieux, son corps généreux dans sa robe trop moulante, imprimée façon forêt tropicale, bourrelets légers et décolleté ouilleouilleouille, et sa voix de rigolote dans les comédies musicales :

– Monsieur Pugliese!!! Si vous saviez le plaisir!

Pippo est comme un imbécile, il voudrait la prendre dans ses bras, quelle femme, nom de Dieu quelle femme, sent bien qu'il a l'air foudroyé au cœur, pas loin de tomber à deux genoux, et un escogriffe blond, coiffé en pétard, la chemise boutonnée mardi avec jeudi, sortie du pantalon, surgit derrière la dame, pousse un ha! de ravissement, agrippe la dame et Pippo du même geste, les tire à l'intérieur, voit le bloc orange de Pippo, referme :

– Monsieur Pugliese! Oh, vous utilisez les mêmes blocs que moi! Nous allons prendre le café. Vous en voulez?

Pippo avale sa salive, dit tout soudain la vérité :

– Merci non. Je n'ai pas encore mangé.

Pourquoi cette confiance, tu ne pouvais pas te taire Pippo? À peine s'est-il tu, déjà honteux de l'aveu, que, hop là, par ici, Monsieur Pugliese, ils l'ont pris sous leurs ailes, le poussent à travers l'appartement lumineux et frais, avec des odeurs mêlées de déménagement et de cuisson, lui font longer des falaises de cartons marqués «Balzac», «théâtre du XVII<sup>e</sup>», des meubles roturiers, un canapé prétentieux genre bordel, un fauteuil crapaud bleu vif sur le parquet blond d'Arenberg, votre prénom c'est quoi, Filippo, Pippo, par ici Pippo, qu'il se trouve installé sur un tabouret dans la cuisine devant un risotto au citron, vous tombez à pic Monsieur Pugliese on déjeunait italien, verre de rouge et bon appétit! Et tous les deux, Sonia et Laurent se racontent pendant qu'il mange, les yeux ronds de ce bonheur qu'ils lui étalent

en pleine poire. Voilà, Sonia enseignait à Calais, Laurent est allé enquêter, tâcher de retrouver le bénéficiaire d'une assurance-vie et... et rien à dire de plus, ils se broient les mains, se bécotent sans pudeur, Sonia vient d'être mutée au lycée Faidherbe de Lille, et la voici avec armes et bagages. D'où la nécessité des travaux. Et ils racontent un peu plus, parce que Pippo a repris du risotto. Les migrants de Calais, la jungle démantelée en octobre, le dénouement tragique de l'enquête de Laurent... Et puis les départs, que Laurent a perdu son père l'an passé, à cette époque-ci presque jour pour jour, et Sonia a pu vendre sa maison parce que sa mère est morte à l'automne dernier... Maintenant ils souhaiteraient d'abord supprimer une des trois chambres, créer une vraie bibliothèque... On verra pour la suite des transformations. Possible que l'appartement du second soit en vente bientôt. On pourrait faire un duplex Monsieur Pippo? Pippo a posé sa fourchette, s'est figé. Votre père, votre mère... Et tout de suite Sonia a compris, elle s'est levée, est venue mettre une main sur l'épaule de Pippo et Laurent laisse faire, sérieux soudain :

– Un deuil récent?

– Non.

Et il s'épanche, déborde à son tour, comme Sonia déborde de son trop-plein de tout, laisse venir l'histoire de toujours, les faits anciens, sans fard, sans inventer, pas de filouteries, de vengeance de mari trompé, de fiancée vendue, il dit le peu qu'il sait vraiment du pépé Tino, juste la Campanie sous Mussolini, sous-développée, sans avenir, l'exil comme seule issue, la légende du trésor, la truelle porte-bonheur, et son père, et Régine, enfin la nouvelle de tout à l'heure, pas possible, maman qui ne reconnaît pas son fils, ma mère

morte-vivante, du crépuscule plein les yeux. Et à l'instant où il dit ma mère, sa gorge se serre et il se pétrifie, pas pleurer, pas pleurer, pas devant ces gens, pas à mon âge, pas un type comme moi, pas de sensiblerie, et il sent que Sonia fait pivoter son tabouret, qu'elle lui amène doucement la tête contre sa poitrine et là, dans son parfum de cocotte, elle lui dit de ne pas se retenir, laisse-toi aller, Pippo... Sa mère à elle est aussi entrée trop tôt dans les ténèbres, elle sait le vertige devant l'inexorable de la disparition lente. Et il verse toutes les larmes qu'il peut, s'en fout d'avoir les lèvres entre ses seins, qu'il y bave un gros chagrin de gamin.

Quand il cesse, cherche un mouchoir pour retrouver une dignité, Laurent a sorti une bouteille de grappa et Sonia se rajuste la robe mouillée de sanglots au décolleté.

Après, la grappa avalée cul sec, Pippo prend des mesures, arpente l'appartement, sonde les cloisons à petits coups du bout des doigts, comme on ausculte un catarrheux, esquisse sur son carnet des solutions pour ouvrir largement là au fond du salon sur une bibliothèque qui occupera encore une partie de ce mur, ici, avec des rayonnages de taille inégale, conquérants, comme si les livres tentaient de sortir, de se libérer. Qu'est-ce qu'ils en pensent? Laurent et Sonia ont suivi ses propositions, sa déambulation, considéré les croquis par-dessus son épaule, et quand Pippo a fini d'expliquer son projet, ils se font face, les yeux brillants. Oui, mille fois oui, les livres libres ils aiment. Et Sonia pose soudain une main à la poitrine de Pippo :

– Une seconde, ne bouge pas.

Et la voilà partie à bouger des cartons, se pencher, lire les indications au feutre sur leurs flancs. Laurent s'est appuyé au mur, ne la quitte pas du regard, tendre et un poil ironique, l'écoute marmonner, où on a bien pu foutre ce foutu bouquin, et à l'instant où elle s'effondre, prête à renoncer, il puise un volume dans le carton ouvert juste là, à sa portée :

– Je parie que tu cherches ça.

Sonia bondit :

– Mon salaud, tu m'as laissé chercher et tu te doutais...

Elle pose un baiser papillon aux lèvres de Laurent, vérifie le titre du livre, oui, voilà Monsieur Pippo, c'est pour toi :

– Carlo Levi, *Le Christ s'est arrêté à Eboli*.

Pippo prend le bouquin de poche, touché et surpris du cadeau, commence de bredouiller des je peux pas accepter, vous êtes trop gentils... Sonia le coupe :

– L'histoire vraie d'un médecin antifasciste assigné à résidence, « confiné » en 1935 dans le Mezzogiorno par la police de Mussolini. Il découvre une région misérable, au sud de Naples. Aucun miracle en vue, Dieu se conduit en faux jeton. Aujourd'hui... Mais je suis sotte, tu parlais des origines de ta famille, Paestum, Salerne, tu y es déjà allé, bien sûr !

– Non. Mes parents non plus. Ni ma sœur. Et on ne parle pas la langue. Peut-être par honte de venir de là, de sortir d'un peuple de moins-que-rien.

Laurent laisse Sonia faire un pas, s'abandonner à lui, et leurs bras s'entrelacent à leur taille :

– Pas mal de migrants qui échouent sur la côte d'Opale sont passés par Lampedusa puis l'Italie du Sud... Et en réalité on ne peut rien pour eux. Sauf les renvoyer

en Italie, pays où ils ont débarqué en Europe, suivant les accords de Dublin. On a démantelé la jungle de Calais mais les vagues de candidats à la traversée reviennent en douce, la guerre entre ethnies ou entre passeurs a mis le feu au camp de Grande-Synthe... On est nous aussi des pas-grand-chose, dans une région laborieuse, autrefois prospère, où l'Europe entière est venue travailler, aujourd'hui désertée par industrie pétrolière, mine, sidérurgie, textile, et pas capable de demeurer au moins une terre d'accueil... Ma mère est aussi une migrante mais n'a fui qu'elle-même. Elle habite Fiesole, la banlieue de Florence. Rien qu'avec cette adresse elle est quelqu'un.

Pippo fait froufrouter les pages du roman, respire le parfum de papier sec. Et tout à coup, la décision surgit, claire, ferme, dans sa conscience :

– Bon. Je vais prendre mes billets, avant ce soir, et faire le chemin à l'envers, retourner parmi les laissés-pour-compte. Les oubliés.





## Chapitre II

Dans l'avion pour Naples, Pippo ouvre le roman de Carlo Levi. Et ne lève pas le nez avant la descente vers Capodichino, l'aéroport. Même pas un regard pour l'hôtesse. Et quand l'avion roule sur la piste, qu'il lit encore quelques pages, il a l'impression d'avoir consulté un guide magique vieux de quatre-vingts ans et d'avoir remonté le temps, de se trouver bientôt confronté à une époque révolue. De bientôt rencontrer Levi. Même si, la préface du bouquin le dit, son exil intérieur s'est déroulé en réalité à Gagliano et Grassano, des trous certes, mais dans la province de Matera, pas à Eboli, si près de Capaccio-Paestum sur la carte. Le Christ qui abandonne avant Eboli est juste un dicton, un truc pour dire le désert religieux, culturel, économique, une région déshéritée. Et païenne, mangée de croyances et de superstitions. Possible que l'obstacle ait rebuté un Jésus trop tendre aux conflits de croyances. Pippo ressent aussi la trouille diffuse, irrationnelle, de croiser aujourd'hui pépé Tino, ressuscité aux lisières de la place d'un village d'ici, parmi les notables désœuvrés et les sbires du *duce* qui regardaient jadis arriver les *confinati* antifascistes expédiés depuis les villes du Nord.

Comme ça, à presque midi, sa petite valise à la remorque main droite et son bouquin dans la gauche, Pippo sort de l'aéroport, déjà en suée dans ses nippes d'été roubaisien, et, par une touffeur sèche, dans le bruit des avions et les odeurs âcres de béton chaud, la noria des taxis, gagne la queue en plein soleil pour la navette qui le mènera au parc des locations de véhicules. Déjà il est en eau et furieux, qu'est-ce que je viens faire ici ? Mon pays serait cette région ? Allons donc ! Il rallume son téléphone. Message à Valérie, qu'elle fasse un devis, comme ça à la louche, une évaluation d'ami, et passe déposer en mains propres à Laurent et Sonia le projet de transformation de leur appartement. Travaux possibles à partir de début août. Et puis, à regarder le ciel bleu chromo, les palmiers, il se dit qu'il leur enverra une carte postale. Si ce type d'attention, pas mal suranné, est encore acceptable dans les relations humaines actuelles. Pas sûr, on verra, peut-être plutôt aussi un SMS... Comme celui qu'il envoie à Julie, sa dernière dulcinée en date, une jeunesse rebondie de partout et sans conversation mais tendre, tendre, une infirmière aux baisers administrés comme des soins palliatifs, avec compassion. Tous rendez-vous amoureux annulés pour l'été, cause urgence familiale. On se rappelle à la rentrée. Caresses et tutti quanti. Pas du tout l'intention de la revoir. Pippo éprouve l'impression étrange de devoir désormais être un voyageur sans bagages, pour pouvoir se recomposer la mémoire à partir de lieux, de faits et de gens, la Lucanie ancienne, aujourd'hui renommée Campanie, le fascisme, l'entourage italien de pépé Tino, des vestiges enterrés depuis longtemps. Et trouver la paix.

Quand il y parvient, trempé de transpiration, la

demoiselle grincheuse, épuisée, du comptoir où il a retenu, *prenotato*, retenu une voiture, la demoiselle au cheveu mouillé de sueur lui attribue, moitié en italien moitié en français, une Citroën C1, lui fait signer le contrat, lui indique où est l'auto sur un plan photocopié, *firma qui, e qui, le chiavi, la pianta del parcheggio, la macchina è qua, grazie mille*. Client suivant.

Pippo remercie, suit les indications du plan, remonte le parc immense presque jusqu'au bout, Alfa, Maserati, Fiat, Peugeot, et trouve sa voiture. Il la déverrouille, lâche un instant sa valise pour ouvrir le coffre, entend un bruit de moteur, se retourne, voit une moto passer à contresens sur le côté de la barrière de sortie, le type est casqué, mord dans un sac plastique qui lui masque le visage d'une fleur blanche, et la voit lui foncer droit dessus. Par réflexe Pippo agrippe sa valise et le motard ne peut que se pencher dans le vide, la frôler, et fuir. Pippo le regarde se perdre parmi les allées du parc d'autos, met sa valise dans le coffre, s'installe au volant, quand même assez désarçonné, consulte sa carte une dernière fois, démarre. Quel accueil, je suis chez moi, aucun doute.

Puis Pippo, à travers les faubourgs napolitains, une circulation anarchique, des Vespa imprévisibles, cherche à rejoindre l'autoroute vers Reggio, la Calabre. À Battipaglia, dans une soixantaine de kilomètres il sortira, prendra la nationale proche de la mer, encore une grosse demi-heure et il sera à destination.

Ainsi il descend droit au sud sur l'étroite bande littorale dominée par le Vésuve, d'abord entre des escarpements de maquis vert foncé et des poignées d'habitations jetées comme un jeu de dés le long de l'autoroute. Certaines sont d'anciens palaces, des demeures aristocratiques

décatis, d'autres, pavoisées de linge à sécher, tiennent debout par miracle, pas finies, la ferraille nue au-dessus des rez-de-chaussée, comme une chevelure métallique, prête pour un étage en plus qu'on ne construira jamais. Et des vignes poussent ici et là sur le sol volcanique. Pippo ne peut s'empêcher de jauger l'état de santé des bâtisses, putain de gâchis où qu'on regarde. Pompéi et Herculaneum, qu'il laisse derrière lui, sont au moins mortes en pleine splendeur, saisies vivantes dans l'éruption du volcan, la prof d'histoire en a parlé, au collège. Et toute cette âpreté le saisit d'une sauvagerie inconnue et pourtant familière. Plus loin il entre dans une succession de tunnels brefs et obscurs quelquefois comme de courtes nuits, et après un dernier il débouche sur un paysage plat où des collines rondes bordent l'est. La sortie vers Battipaglia est tout de suite là, proche de ce passage dans des terres immobiles, d'un autre temps.

Au premier rond-point les constructions récentes, appartements, boutiques de béton blanc, s'arrangent d'une ruine, une sorte de ferme féodale, altière comme une momie. Et, plus ou moins, tout le reste du trajet au fil de la route nationale, celle dite «des Bourbons», de petit bourg en petit bourg, Pippo conduit au ralenti tant qu'il peut, tâche de se familiariser avec la couleur, l'ambiance hétéroclite de la région, ces mélanges, banques, minuscules supermarchés, petits commerces dont il ne comprend pas l'enseigne, un palace genre Las Vegas avec drapeaux et voituriers, d'anciennes bâtisses rurales effondrées, et beaucoup de *caseifici*, avec des parkings, de l'affichage racoleur et des néons. Là c'est clair on fabrique du fromage, de la *mozzarella di bufala*, et c'est le produit local, la fierté du coin.

Il se laisse ainsi porter, droit devant, par un paysage presque provençal mais aveuglé de soleil à ne pas croire, jusqu'à Capaccio endormi où il repère au passage un large bâtiment aux proportions classiques et aux volets fermés, le « Praesidium per la Bonifica », n'en voit pas la fonction, laisse sur sa droite une demeure au plan presque calqué sur celui de la Maison Blanche, abandonnée en cours de construction, mangée de mauvaises herbes, avec les étais nus, dressés, d'un vestibule ouvert, juste à côté d'appartements chics, pour arriver vite à Paestum, passer un maigre carrefour avec un bar à l'angle, le Magna Grecia, le début d'une enceinte de pierre traversée par la route, et découvrir le site archéologique à sa droite, laisser l'auto mourir le long du trottoir, caler parce qu'il oublie de débrayer, en prendre plein les yeux. Trois temples, là, tout près, orgueilleux squelettes au milieu des vestiges d'une ville antique, de la pierre dorée dans l'après-midi infernal, comme une évidence surgie du temps. Une minute pour accepter, se dire je suis chez pépé Tino, chez moi, redémarrer et aller se garer à peine plus loin là où la route Bourbon devient piétonnière, le long du bar Anna, face au site, dans un parking de poussière désert, au bord d'un bois d'eucalyptus, dans des odeurs de foin chaud, où un jeunot lui réclame deux euros pour rester la journée déjà plus qu'entamée.

Ensuite il va s'installer à la terrasse du bar, continue de suivre les déplacements lents parmi les ruines de quelques touristes anéantis de chaleur, les regarder rôder en haut d'une sorte d'amphithéâtre. Il commande une *birra*, ça il sait le dire en italien, une assiette de fromage, jusque-là la carte est facile à traduire, *formaggio*, fromage. À part lui, le lieu n'est occupé que par sept ou huit types, le plus

jeune a passé la quarantaine, plutôt mal nippés et rasés de longtemps, affalés autour de trois tables, en assemblée informe, même pas un café devant eux et peu de paroles, quelques chuchotements à l'oreille, des hochements de tête. Pippo supporte leurs regards en biais, cette petite minute où il est scruté en silence. Ces hommes comptent ici, Pippo le déduit d'une Alfa marquée *Polizia*. Un policier en civil en descend, blouson de cuir, lunettes noires, chaussures turquoise, et vient saluer avec déférence et sourire ces messieurs. Pippo pense soudain qu'il leur ressemble, le cheveu noir et hirsute, la barbe dure à râper ses cols de chemise et ces yeux obscurs qui ne cillent pas. L'un d'eux, un gras entre deux âges, le froc bas sur les fesses, la nippe misérable, l'œil mince et le cheveu plaqué en arrière, a des allures de prélat qui offre son anneau à baiser. On le consulte du regard avant d'oser rire ou causer.

Quand il a mangé sa *mozzarella* fumée, ses fromages locaux sur du pain de campagne, que le garçon, un gamin imberbe, tout mince dans son grand tablier bleu, lui apporte l'addition, Pippo lui montre sa réservation par Booking à l'Hotel dei Templi. Il l'a choisi parce qu'il est via Tavernelle, le seul nom à part cette rue-ci dont se souvient papa, adresse possible de pépé Tino. Le gamin lit, tend le bras dans la direction du carrefour et le bar Magna Grecia, *sempre dritto*, fait signe avec la main d'y tourner à gauche, via Tavernelle, *a sinistra*, et Pippo comprend que l'hôtel est à cent mètres, *cento metri*. Merci, *grazie mille*, il a retenu la formule de la fille à la location de voitures.

Dix minutes plus tard il est dans une chambre coquette, toute blanche et fraîche, sous les toits, avec une fenêtre